

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE : A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT. A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.) Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1 0 0. Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, \$1 0 0. Aux deux publications réunies, \$2 10 0.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LA REVUE CANADIENNE. LE Propriétaire de cet Etablissement a l'honneur d'annoncer au public, que son Atelier Typographique est maintenant au grand complet, et que les matériaux qui le composent ne cèdent en rien à ceux d'aucun autre établissement de ce genre en Canada.

A VENDRE, AUX VOUTES DE J. D. BERNARD, UN assortiment de Chapeaux Français, pour hommes, dans le nouveau goût. L. DELAGRAVE.

Nouvellement recue et à rendre à la même place. PIANOS Orgues bien adaptés pour les Eglises ; Ornaments d'Eglises, consistant en Robe pour St. Sacrement, Chape pour doct., Croix brodée, Boîtes à Stcs. Huiles, et Statues de la Vierge en plâtre de deux grands-deux.

A vendre à la même place. Pâtés de Pile gras, Dindes truffées, Truffes en bouteilles, Pointes d'Asperges, Sardines à l'Huile, etc.

Collège de Montréal. LES Exercices Littéraires du Collège de Montréal auront lieu les 28 et 29 du courant, en quatre séances : deux le matin, deux le soir.

AVIS. LA Société ci-devant existante entre HUDON LEONARD et ROBILARD, marchands, rue St. Paul, dernier et les deux premiers, MM. Hudon et Lesieur, continuent leurs affaires au même lieu.

ETIENNE LAMARC, de la Paroisse de St. Conde descendant sur une cage, les rapides du Sault. Voici son signalement : une paire de bottes noires, culottes de brague brun, chemise d'Indienne barrée en petites et larges barres bleues, veste d'Étoffe carotté en blanc.

LIVRES D'ÉCOLES NATIONALES. LES Soussignés, dans le cours de l'année dernière ont publié par permission spéciale des COMMISSAIRES de l'Éducation nationale, pour l'usage des Écoles en Canada. Elles ont été si favorablement reçues, que déjà de secondes et mêmes dans quelques cas de troisièmes éditions ont été publiées et sont épuisées.

Table listing books and prices: La série consistant dans les livres suivants; Leçon générale pour être exposée dans l'école 2d. Le premier livre de leçons 9. Le second livre de leçons 9. Le troisième livre de leçons 11 6. Le quatrième livre de leçons 11 10.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE CANADIENNE D'E. R. FABRE & CIE. BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE. SUIVIE d'une table chronologique et alphabétique où se trouvent répertoriés, en CINQUANTE QUATRE CLASSES, les noms mentionnés dans l'ouvrage ; et contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables 1844. 1 seul gros vol. in 12 de plus de 1000 pages, contenant la matière de 12 volumes ordinaires.

ARMOUR ET RAMSAY. Montréal, 7 juin, 1846. EN VENTE A LA LIBRAIRIE CANADIENNE D'E. R. FABRE & CIE. Bibliothèque conservatrice de l'art Musical. Compositeurs Illustres. PIANO, SOLO. COMPOSÉE DES OPÉRAS SUIVANTS.

LES Tours de l'Eglise Paroissiale de Montréal sont actuellement ouvertes pour la saison, jusqu'à la fin d'octobre prochain, à toutes les personnes qui désirent monter au sommet, à 215 pieds de hauteur, et d'où on peut voir toute la cité et les campagnes environnantes. ANT. DUBORD, 24 juillet, 1846.

Parfumerie Française et Anglaise. RÉCEMMENT REÇU, un grand assortiment de Parfumerie, Essences, Extraits, Savons, Pommades, etc., etc. S. J. LYMAN & Cie. Chimistes, Place-d'Armes. 10 juillet.

Sauce de l'Empereur de Russie. CETTE SAUCE, récemment importée de la Russie, est d'un goût délicieux, et surpasse toute autre en délicatesse. Elle peut être employée dans presque tous les mets pour leur donner un excellent goût. S. J. LYMAN, Chimistes, Place-d'Armes. 10 juillet.

LE DAVID AMES. PARTIRA tous les JEUDI MATIN, à 9 heures, de Montréal et à 3 heures de Varennes; prix 1s. 8d. moitié prix pour les enfants et les servantes, pour aller et revenir; Mr. Kent aura toujours un omnibus et plusieurs autres voitures pour transporter les passagers aux sources. Montréal, 24 juillet, 1846.

CHEMIN DE FER DU ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE. VIS est par les présentes donné qu'une ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET SPÉCIALE DES PROPRIÉTAIRES du capital de la Compagnie du Chemin de Fer du St. Laurent et de l'Atlantique, se tiendra à l'Hôtel DALEY, (ci-devant Hôtel Raaco.) dans la Cité de Montréal, JEUDI, le 30ème jour de JUILLET prochain à DEUX heures P. M., pour considérer le rapport qui doit être fait par les Directeurs et pour adopter des procédés ultérieurs.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE CANADIENNE D'E. R. FABRE & CIE. BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE. SUIVIE d'une table chronologique et alphabétique où se trouvent répertoriés, en CINQUANTE QUATRE CLASSES, les noms mentionnés dans l'ouvrage ; et contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables 1844. 1 seul gros vol. in 12 de plus de 1000 pages, contenant la matière de 12 volumes ordinaires.

CORPORATION DE MONTREAL. ÉLECTION DANS LE QUARTIER STE. ANNE. VIS public est par le présent donné qu'une Election pour un CONSIDERER, pour le Quartier Ste. Anne de cette Cité, sera tenue à TROIS places de Poll, dans le dit Quartier, ci-après mentionnées, suivant les dispositions de l'acte 9, Vict. ch. 43, LUNDI prochain, 27 JUILLET courant, que la place de Poll de l'Officier en chef pour la dite Election sera la Maison de la jompe Hero, place Chabouille; que la place de Poll du Premier Assistant sera la Maison de la pompe Queen, rue Wellington; et que la place de Poll du Second Assistant sera la Tannerie de M. Syke, coin des rues Anne et Guillaume; et que chacune des trois places sera ouverte à NEUF heures du matin, et sera fermée à CINQ heures P. M. le dit jour 27 JUILLET courant.

Madame Lucinda Gossin. MAINTENANT que nous avons au milieu de nous Messieurs Rockwell et Stone, suivis de leur nombreuse troupe d'acteurs choisis et qui ont été applaudis partout où ils se sont montrés, le public de Montréal pourra juger par lui-même, des talents équestres et de la beauté de madame LUCINDA GOSSIN, qui est dans son art ce que Fanny Elster est dans la danse.

LES Tours de l'Eglise Paroissiale de Montréal sont actuellement ouvertes pour la saison, jusqu'à la fin d'octobre prochain, à toutes les personnes qui désirent monter au sommet, à 215 pieds de hauteur, et d'où on peut voir toute la cité et les campagnes environnantes. ANT. DUBORD, 24 juillet, 1846.

POLICE CORRECTIONNELLE. LE PETIT PIGEONNEAU ET LE PATISSIER. A ce nom de Pigeonneau rapproché de celui de pâtissier, on se sent comme tout ému; la pensée se reporte aussitôt vers la colombe, la tourterelle, ces symboles de la simplicité et de la douceur devant lesquels la barbarie du traître ne saurait s'arrêter.

Toutes les fleurs ont leur mérite, Mais quand mille fleurs à la fois Se présenteraient à mon choix, Je choisirais la marguerite. Vous voyez qu'un tel Pigeonneau, comme je vous le disais, ne mérite aucune indulgence, et qu'il est bon à mettre en tourte; mais M. Loiseau a su se modérer. Un grand monsieur, maigre, blême, anguleux, s'avance devant le tribunal; son chef paraît plier sous le poids de la destinée, il dépose ainsi: J'ai épousé ma femme, elle n'avait rien que sa fraîcheur et son embonpoint.

M. LOISEAU, continuant d'un air indigné.—J'avais des amis, de vrais amis, qui me disaient: Loiseau, prends garde au Pigeonneau... Il y avait surtout un bon voisin, qui s'est marié trois ou quatre fois et qui a l'expérience de la chose, qui me disait: Vois-tu, mes femmes, elles faisaient toutes comme madame Loiseau me produit l'effet de... enfin, suffit... prends garde au pigeon... Ah! que oui, j'aurais dû y prendre garde... Avouez que j'étais!... Dire que je n'ai rien vu quand on me le disait... Mais, messieurs, ça n'en est pas moins vrai, M. le commissaire de police l'a constaté...

M. LE PRÉSIDENT, à la prévenue.—Convenez-vous des faits qui vous sont reprochés? MARGUERITE.—Non... non... du tout je ne conviens de rien. M. LE PRÉSIDENT.—Mais il y a avec de votre complice. MARGUERITE.—Mon complice, je n'ai pas de complice; Pigeonneau est un petit drôle qui a été payé par mon mari pour dire du mal de moi. D.—Quel intérêt peut avoir votre mari?—R. Il veut se débarrasser de moi; je le gêne dans ses intrigues. D.—Vous avez tort d'adopter ce système de récrimination.—R. Oh! je sais bien que vous ne me donnerez pas raison; tous les hommes se soutiennent, c'est connu. (On rit.) M. LE PRÉSIDENT, à Pigeonneau.—Persistez-vous dans vos aveux? Pigeonneau baisse la tête, tourne les yeux pour voir sa complice, ce qui le fait loucher horriblement; il ne sait que dire ni sur quel ton répondre; enfin, il se décide, d'une voix entrecoupée, à répondre: Oui... oui, mon... on... sieur. MARGUERITE.—Comment, drôle, tu oses soutenir! Mais, misérable que tu es... PIGEONNEAU.—Ou... ou... ou... vous ve... eniez me ta... a... poter les jo... oues et di... siez qu... ue-vo...otre mari était tro... op mai... gre... sec, et que vous détestiez les co... ôtes... Dam! moi, j'ai vu... lu vous être agr... a... able... vous oobli...iger... Si j'avais su... LOISEAU.—Horreur!! Le tribunal condamne Marguerite à trois mois de prison. Le Pigeonneau, qui en est quitte pour 50 francs d'amende, paraît satisfait; son patron ne l'est pas, et cependant il est vengé. Nous ne savons ce que pense Marguerite.

JOURNAL DES DAMES. MODES DE PARIS. Juillet 1846.

Les fêtes données pour l'inauguration du chemin de fer du Nord ont été décorées par des plumes plus habiles que la nôtre. On a vanté la salle pleine d'élégance, la beauté des danseuses, l'urbanité des danseurs, les illuminations brillantes du dehors, ainsi que la joie immense des habitants. Nous renfermions dans notre spécialité, nous nous bornerons à d'écrire la richesse, la variété des costumes et des ravissantes toilettes qui, bien que portées par de belles étrangères, n'en sont pas moins le fruit du génie de nos modistes et de nos couturières. Nous citerons d'abord une jeune et belle créole de la Havane, qui, par un prodige inouï, a une carnation blanche et fraîche comme celle de ces femmes de Byron, et des cheveux d'un blond cendré. Sa robe, en mousseline du plus fin tissu de l'Inde, était ornée de chefs de paille brochés dans la mousseline, presque aussi brillants que le plus resplendissant métal; le haut du corsage et le bas de petites manches étaient enjolivés de la même manière. Pour coiffure, la jolie insulaire portait une couronne à la Cérés, composée d'épis et de bleuets. Madame de P. portait trois jupes de tulle rose, relevées du côté gauche par des cordons formés de perles fines de Panama. Le corsage à la grecque était retenu sur les épaules par des agrafes également en perles fines, deux bracelets d'une admirable beauté et trois rangs de perles roulés autour des cheveux complétaient cette splendide toilette.

La marquise de S... était somptueusement en robe damas Pompadour à guirlandes de volulus blus; elle avait sur les cheveux un petit hord Marie-Antoinette en crêpe-paille, orné de trois plumes, deux au-dessus du bord et l'autre tortue, retombant et jouant sur l'épaule; puis de beaux et magnifiques diamants en profusion. Une très-jeune femme, qu'on a dit à notre correspondant, être la nièce d'un des commissaires du chemin de fer, portait une robe de taffetas d'Italie bleu glacé de blanc, ouverte de chaque côté dans toute sa longueur et retenue par de gros nœuds de ruban; corsage plat et à pointe, manches unies, très-courtes, laissant voir les deux plus beaux bras du monde, qui paraît, sans les cacher, un riche bracelet en perles et turquoises; berthe en gurgure de Venise, bouquet et coiffure en jasmin blanc. Mais la toilette des toilettes était, dans ce festival, celle d'une jeune mariée qui avait, pour recouvrir sa robe d'un glacé très-brillant, trois jupes d'une extrême transparence, et ces trois jupes étaient de magnifique Angleterre. Chacune d'elles était relevée, sur le côté, par trois bouquets camélias blancs, dont le pied et le feuillage étaient retenus sur la dentelle par une agrafe de diamants. Cette charmante personne avait sur la tête une couronne de fleurs pareilles, posée droite, à l'Phigénie et ayant sur son feuillage de superbes perles fines luisant comme de grosses gouttes d'eau. Mais revenons à Paris.

Les journées sont devenues si brûlantes que les promeneurs ont perdu tout courage, et que le délice du moment est le doux far niente dans un appartement bien clos. Pour ce repos intime, pour rêver ou recevoir ses amis, de jeunes femmes gardent tout le jour ce que d'ordinaire elles quittent à l'heure de la promenade. Ce sont des peignoirs en mousseline brodée, doubles de taffetas très-léger et de nuances tendres, telles que rose, bleu ou citron. Les petits pieds de ces dames, au lieu d'être emprisonnés dans des bottines ou des guêtres, sont à l'aise dans des mules de la même couleur que les doublures, citron, bleu et rose. Tant que durera cette canicule, on ne pensera guère à quitter ces charmes négligés. Cependant, nous avons vu, le soir, de délicieuses robes en grenadine avec corsage à l'Aspasie, sans épaulette. Les manches sont faites de façon à devenir des manches courtes quand on soupçonne que l'on dansera un peu le soir, dans la maison où l'on est invité. Pour les jeunes personnes, rien de mieux dans ces sauterelles sans prétention que l'extrême simplicité de la mousseline et du tulle blanc, manches demi-longues et demi-larges descendant jusqu'à moitié des bras, relevées un peu sur le devant par un nœud de ruban à bouts pendants, et jouant en liberté. Pour les enfants, le blanc est aussi ce qu'il y a de mieux porté, et nos jolies petites filles tiennent cette mode en réserve, pour le jour où le caprice la fera reprendre par leurs mères. Robes de jaconas brodées en tablier, robes d'organdi semé à larges plis, mantelets blancs noués derrière; puis de grands chapeaux de paille entourés avec nœuds à pans qui tombent aussi par derrière; sur les brides de chaque côté, une touffe de bleuets ou de roses, remplaçant les choux de l'hiver. Voilà les chiffons le plus en vogue aujourd'hui.

LE DERNIER DES GROGNARDS.

La Comtesse d'Harleville

LE MARGUILLIER.

—Suite—

XXVIII.

CONFIDENCES SOUS LA TONNELLE.

A l'extrémité du jardin de la Maison-aux-Lauriers, le grognard avait dans l'origine construit de ses mains une petite tonnelle, ombragée par les pampres vigoureux d'une vigne vierge et les guirlandes odoriférantes d'un chèvrefeuille. Au centre de ce frais réduit, il avait fait placer une table ronde en pierre, autour de laquelle régnait un banc circulaire, à dossier de treillage; c'était dans cette tonnelle que, de son vivant, le comte d'Harleville se plaisait à s'entretenir avec son vieux compagnon d'armes, et que, pendant les beaux jours du printemps et de l'automne, la famille du vieux soldat venait prendre le frais lorsque le soir arrivait; c'était là aussi que les enfants du colonel et la fille du Balafre, quand ils étaient petits, étaient venus s'ébattre et se livrer aux jeux de leur âge. Combien de fois la fraîche tonnelle n'avait-elle pas retenti des cris de Gontrand, de Blanche et d'Euphrasie! Devenues grandes, les deux jeunes filles avaient conservé pour ce joli réduit la même tendresse qu'autrefois; il leur semblait, quand elles s'asseyaient sous ce parasol de feuillage, qu'elles remontaient à elle le temps si heureux de leur enfance. Blanche préférait la tonnelle de son bon ami Balafre aux ponts suisses, aux chalets, aux grottes, construits à grands frais dans le parc du château de Menecy; tant il est vrai qu'aux objets les plus simples l'âme s'attache davantage qu'aux splendides imitations d'une nature mensongère.

Dopuis que le mariage de Blanche et de Théophile Gonet avait été annoncé officiellement, mademoiselle d'Harleville avait senti une nouvelle ferveur pour la tonnelle de la Maison-aux-Lauriers. Chaque matin elle venait trouver Euphrasie, et les deux jeunes personnes sérieuses et graves, car si l'une devait quitter son amant, l'autre allait s'unir au sien; Blanche et Euphrasie, disions-nous, couraient légèrement vers le lieu du rendez-vous, comme deux colombes qui regagnent leurs nids pour échapper à l'orage; puis elles se confiaient ces mille petits secrets que les jeunes filles appellent des secrets; parlaient, l'une de Gontrand, l'autre de Théophile, et toutes deux mêlaient à leurs discours un parfum de tendresse sans bornes, les élan d'une confiance et une mutuelle sympathie.

—Ah ça! Euphrasie, dit un matin Blanche à son amie, assise tristement sous la tonnelle, j'espère que lorsque je serai mariée, tu viendras tous les jours chez moi; tu comprends qu'on ne peut s'absenter souvent quand on est à la tête d'une maison!... mais toi, c'est différent!

—Tu sais bien, Blanche, que je ne pourrais rester un jour sans te voir, répondit Euphrasie; car il y a longtemps que nous nous aimons.

—Depuis le berceau, répliqua Blanche en riant, et notre amitié durera jusqu'au tombeau!

—Ou jusqu'au cloître, interrompit Euphrasie.

—Jusqu'au cloître! répéta mademoiselle d'Harleville; n'aurais-tu, par hasard, envie de te faire religieuse?

—Peut-être, répondit la jeune fille, dont une larme vint obscurcir les beaux yeux.

—Religieuse! mais y penses-tu? reprit Blanche, en appuyant sur son cœur la main de la fille du soldat; est-ce que tu ne te marieras pas aussi, toi?

—Et à qui? interrompit Euphrasie, avec un mouvement fébrile.

—Mais à mon frère, qui t'aime, tu le sais bien.

—Gontrand part... pour toujours peut-être, et ne nous quitterait-il pas, que mon père ne consentirait jamais à me donner à lui, tu le sais aussi.

—Oh! on finirait bien par faire entendre raison à notre vieux Balafre! d'ailleurs mon mariage planifierait bien des difficultés. En épousant Théophile que j'aime, et qui n'est que le fils d'un notaire, je donne l'exemple de l'oubli des préjugés qui violentaient autrefois les inclinations; par la même raison que j'épouse le fils de M. Gonet tu pourras bien, toi, te marier avec mon frère Gontrand, tout compte qu'il est.

—Ce n'est point la même chose, fit Euphrasie en soupirant: M. Théophile est riche, toi tu es une dot... et au surplus, l'état de notaire est avantageux; les honneurs qui gagnent de l'argent, sont la noblesse d'aujourd'hui, comme le remarquait l'autre jour mademoiselle de Saint-Ange. Moi, je ne suis que la fille d'un soldat, et je n'ai point de dot considérable.

—Et je te dis, moi! que tu épouseras Gontrand!... Eh bien! voilà que tu pleures maintenant!... Enfant que tu es! Autrefois c'était toi qui étais la plus raisonnable, à présent, il faut que ce soit moi; si! que c'est laid de faire ainsi de la peine à sa bonne amie!... Allons! chasse tous ces vilains pressentiments, et embrasse ta sœur, que tu n'aimes plus apparemment, puisque tu lui causes du chagrin.

—Oh! si, va! je t'aime toujours, ma bonne Blanche, répondit Euphrasie en se jetant au cou de mademoiselle d'Harleville; je t'aimerais toute ma vie, quoiqu'il arrive!

ment embrassées, et leurs corps souples et délicats ressemblaient ainsi à deux roseaux qui s'enlacent l'un à l'autre pour mieux résister à la tempête.

Un matin, et quelques jours seulement avant le mariage de Blanche, Gontrand surprit sa sœur et Euphrasie dans la tonnelle: toutes deux pleuraient à chaudes larmes, et toutes deux semblaient lire avec passion un livre ouvert devant elles.

—Eh! quoi! fit Gontrand en montrant tout-à-coup, des pleurs, presque à la vue d'un mariage! Qu'avez-vous donc, mesdemoiselles! Euphrasie, me direz-vous le motif de cette grande désolation.

Les deux jeunes filles se regardèrent en gardant le silence.

—Du mystère! continua Gontrand sur le même ton; en vérité, je crains que mon apparition ne soit, comme ma question, très-indiscrète, et puisque vous ne daignez pas me répondre, je me retire.

—Non, mon frère, ne t'en va pas, dit Blanche, nous lisons une fable de Lafontaine qui a trait à notre position présente.

—Et quelle est cette fable? demanda le jeune homme avec curiosité.

—C'est la fable de l'âne et du cheval, vous la connaissez, ou du moins vous devez la deviner.

—Peut-être, répliqua Gontrand; mais il me semble, Euphrasie, que si vous voulez me la lire, elle me semblerait encore plus jolie.

—Blanche va nous la répéter, répondit Euphrasie.

—Non, ce sera toi, répliqua mademoiselle d'Harleville.

—De grâce, fit le jeune homme d'un ton suppliant, que l'une ou l'autre se dévoue, puisque lire une fable est un si grand sacrifice pour toutes deux.

Alors Euphrasie prit le livre, et dit: —Eh bien! ce sont les Deux Pigeons... Et d'une voix tremblante d'émotion, elle lut ce qui suit:

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. L'un d'eux, s'ennuyant au logis, Fut assez fou pour entreprendre Un voyage au lointain pays. L'autre lui dit: « Qu'allez-vous faire? Voulez-vous quitter votre frère? L'absence est le plus grand des maux! Non pas pour vous, cruel, au moins, que les travaux, Les dangers, les soins du voyage Changent un peu votre courage. Encor si la saison s'avavançait davantage! Attendez les zéphirs. Qui vous presse? Un corbeau Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau Je ne songerai plus que rencontre funeste, Que faucons, que réseaux; hélas! dirai-je, il pleut: Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut, Bon souper, bon gîte et le reste? »

A mesure que la jeune fille avait lu, sa voix s'était de plus en plus affaiblie; mais arrivée à ce vers:

« Bon souper, bon gîte et le reste? » ses larmes et celles de son amie avaient coulé avec plus d'abondance.

—Faibles femmes que vous êtes! dit Gontrand, plus attentif qu'il ne voulait le paraître; pouvez-vous bien vous repaire de pareilles idées? Ne savez-vous pas que la poésie ne peut s'appliquer à la vie réelle. Je suis le pigeon voyageur, n'est-ce pas? Eh! mon Dieu! serait-il digne de moi de passer ma vie dans les loisirs d'un château? Allez! allez! mes bonnes amies, Lafontaine est un grand moraliste, mais s'il pouvait revenir au milieu de nous, il saurait vous inspirer d'autres conseils et d'autres pensées. Eh! tenez, ajouta le jeune officier, en prenant le livre qu'il feuilletait, voici l'avis qu'il nous donne:

« Fortune aveugle suit aveugle hardiesse; Le sage quelquefois fait bien d'exécuter, Avant que de donner le temps à la sagesse D'envisager le fait, et sans le consulter. »

—Voilà la chose, monsieur Gontrand, dit une voix, c'est ainsi qu'il faut répondre aux jeunes filles qui croient avoir tout dit quand elle ont pleuré!

Il va sans dire que cette voix était celle du grognard, qui avait tout entendu et qui venait prendre part à la conversation.

—A-t-on jamais vu de pareilles folles! poursuivait-il; elles se dissimulent pour venir lire et pleurer en parties liées. Je ne connais pas ce monsieur Lafontaine; mais en vérité, si tous ses feuilletons ont pour objet de procurer tant de chagrins, j'accapare le volume et je le flambe comme j'ai fait de mes vieilles cartouches de Waterloo!

—Lafontaine, mon vieux ami, répliqua Gontrand, donne de très-bons conseils; ce sont ces demoiselles qui avaient mal interprété ses maximes.

—C'est différent, fit le vieux soldat, mais en vérité, ajouta-t-il, en lançant un coup-d'œil sur les deux jeunes amies qui penchaient la tête comme deux beaux lys chargés de pluie, il faudrait pour vous être agréable, que M. Gontrand se mit aux arrêts, pour le restant de ses jours dans le village de Menecy! Le soleil des glorieuses batailles n'est pas encore levé, c'est vrai; mais il apparaitra, et il faut qu'un d'Harleville réponde: Présent!... à l'appel de la victoire!

—Il y aurait un bon moyen de suspendre toutes ces douleurs, dit Gontrand.

—Et quelle serait la chose? demanda le grognard.

—Ma sœur épouse le fils de M. Gonet, c'est

au mieux; oh bien! permettez à Euphrasie et à moi de nous unir après ma première campagne. Vous savez que je suis ruiné, aussi bien que Blanche; la disproportion de ce côté n'existe donc plus; quant à celle de la naissance, vous avez trop de bon sens, pour vous y arrêter; voyons, mon cher Balafre, une bonne parole, et toutes ces désolations vont cesser.

—Oh! oui, mon bon Balafre, s'écria Blanche, en courant se jeter au cou du vieux soldat, promettez à mon frère la main d'Euphrasie, ce sera mon plus beau cadeau de noces.

—Et pourquoi ne donneriez-vous pas cette satisfaction à votre jeune et belle pupille, dit le vicomte de la Pannetière, qui s'était avancé avec le vieil abbé Caffieux, jusque sous la tonnelle sans être aperçus. Allons! monsieur Bourguignon, votre consentement à ce mariage, et l'ennui de l'absence sera pour eux allégué par cette riante espérance.

M. le vicomte, fit le grognard, d'un ton grave vous parlez bien à votre aise de la chose!

—Mon cher marguillier, ajouta l'abbé, je concevais vos scrupules dans un autre temps; mais aujourd'hui ils sont hors de raison. Entre nous, et sans offenser qui que ce soit, si l'héritière des d'Harleville épouse le fils d'un notaire, le jeune frère de cette belle personne peut bien s'unir à la fille d'un brave militaire qui porte ses lettres de noblesse sur son visage et sur sa poitrine.

—La main sur la conscience, M. le curé, vous croyez donc qu'il n'y aurait pas d'incohérence à ce que j'enouragessse le sentiment de ces deux chers enfants? demanda le grognard d'un ton de conviction.

—Aucun, répondit l'abbé.

—Eh bien donc! exclama le grognard en étendant la main sur la tête des deux amants, je vous promets de vous marier... après la première campagne de mon jeune officier, et sauf réclamation de madame la comtesse.

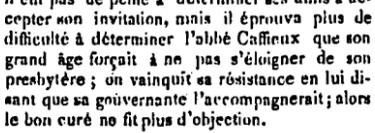
A peine le vieux soldat avait-il formulé cette promesse qu'Euphrasie et Gontrand se jetèrent dans ses bras, et que pressé, embrassé, le grognard fut obligé de demander quartier, en disant:

—Vous m'oubliez; je me rends à discrétion, armes et bagages! assez, assez, monsieur Gontrand, vous me confondez!

Le vicomte de la Pannetière venait chercher le grognard, sa femme, Euphrasie et Gontrand, pour passer la journée chez lui, parce qu'il avait appris que Blanche devait accompagner sa mère à Paris, où elle allait faire quelques emplettes relatives au mariage de sa fille. Le vicomte n'eut pas de peine à déterminer ses amis à accepter son invitation, mais il éprouva plus de difficulté à déterminer l'abbé Caffieux que son grand âge forçait à ne pas s'éloigner de son presbytère; on vainquit sa résistance en lui disant que sa gouvernante l'accompagnerait; alors le bon curé ne fit plus d'objection.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(A continuer.)



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 28 JUILLET, 1846.

Education.

Nous sommes arrivés à cette époque de l'année où les exercices littéraires de nos séminaires et de nos écoles, appellent l'attention du public, sur le sujet si vital de l'éducation, sur les améliorations introduites dans l'enseignement de notre jeunesse, et sur la marche progressive de l'instruction primaire.

C'est un sujet de grande satisfaction pour nous de voir les centaines d'écoles ouvertes sur tous les points du pays, destinées à la régénération de notre société; le peuple Canadien a été outragé et insulté autrefois pour son ignorance; il ne sera plus à l'avenir, car l'énergie déployée depuis quelque temps prouve combien il estime le prix des lumières, et sa ferme détermination de les répandre dans toutes les classes.

Mais, ce n'est pas tout d'avoir des séminaires et des écoles; ce n'est pas tout d'avoir des élèves et d'enseigner; il faut savoir enseigner aux divers âges de la jeunesse, aux divers états, ce qui peut leur servir, et le leur enseigner avec la méthode améliorée et perfectionnée. Il est donc du devoir de tous les citoyens, des gens éclairés dans chaque localité, d'assister aux exercices littéraires et aux examens, qui se font à cette époque, afin de constater la valeur et le mérite des divers systèmes d'enseignement mis en usage; que les professeurs sont des hommes à la hauteur de leur mission, enfin si ce que l'on enseigne aux élèves est ce qui convient à notre société et au siècle où nous sommes.

Nous nous plaisons à le répéter, notre digne clergé a fait dans ces derniers temps les plus nobles efforts pour étendre les bienfaits de l'éducation dans notre pays; il a compris que c'est une partie de sa sainte mission de s'associer aux progrès et à l'état d'avancement avec une foi vive dans les sentiers nouveaux, ouverts par la civilisation moderne, dans les plus hautes sciences comme dans les plus humbles domaines de l'intelligence. Aujourd'hui tout est changé; ce ne sont plus les vieilles méthodes de l'ancien régime scientifique et littéraire, ce n'est plus l'ancien système d'instruction qui vous embarrassaient plus l'esprit des enfants qu'il n'éclairaient. Ce n'est plus ce cercle étroit de notions confuses et surannées, de vieilles choses, dans lequel on s'essaimait incessamment tourné les jours d'école, sans leur donner le temps de penser et de réfléchir; il y a une révolution complète dans tout cela; à présent les méthodes sont simples et lucides, à la portée des enfants, et sans surcharger et fatiguer leur mé-

moire, on leur apprend à penser, on leur fait comprendre ce qu'ils étudient.

Il ne peut se présenter une meilleure occasion de dire toute notre pensée sur l'éducation de notre pays; son avenir en dépend et sous ce point de vue, un ami de son pays doit s'exprimer franchement. Il était question il y a quelque temps, dans nos maisons de haut enseignement de renvoyer aux dernières classes du cours l'étude des langues savantes et des belles lettres, et de remplir les premières années d'études purement industrielles et comprenant les langues anglaise et française. Ce plan est mis un peu à exécution dans quelques uns de nos collèges; l'est-il suffisamment? nous ne le croyons pas; au moins dans la plupart des premiers établissements.

Jusqu'à aujourd'hui il n'y avait pas d'intermédiaire, pour la jeunesse canadienne entre un cours d'études classiques et philosophiques et une instruction élémentaire très bornée. Le collège ou l'école primaire, point d'autre alternative, comme s'il ne devait y avoir que des savants et des hommes professionnels, et de simples manœuvres et hommes de peine. Pour la classe si importante de l'industrie, le négociant, les arts utiles et l'agriculture, ces bras et ces muscles de la société, point d'enseignement spécial; point de ces institutions et écoles secondaires comme on en voyait dans tous les pays qui se vante d'avoir un système régulier d'enseignement populaire. L'industriel ou le paysan, qui pouvait faire donner à son fils quelques années d'études plus relevées que celles de l'école de son village ou de son quartier, n'avait d'autre établissement que le collège; si notre étudiant achevait son cours, ce qui n'arrivait pas à la moitié de ses camarades, il entrait, *of course* dans les professions libérales, qu'il eut ou non les qualifications requises.

Ce tableau d'hier n'est il pas encore celui d'aujourd'hui, les professions libérales sont encombrées, et le plus souvent de sujets médiocres, au grand détriment du public et de ceux qui embrassent ces carrières. Si l'étudiant n'achève pas son cours d'études, ses deux ou trois années de collège ne lui servent à rien, en font un demi savant incapable de se créer un avenir, et un fardeau pour la société. Ainsi l'éducation n'est plus un bienfait; son influence morale sur la population est perdue, le peuple qui voit végéter toute cette foule de jeunes avocats, notaires, médecins, et autres jeunes gens sortis de nos collèges, qui trop souvent font le scandale et la honte de nos cercles, ne sait que penser de cette éducation, qu'on lui prône sans cesse. Il craindra de faire instruire son fils, de peur qu'il devienne bon à rien. Heureusement que les inconvénients de ce système et de cet état de choses, font sentir le besoin de plus grands changements et font ressortir les avantages du nouveau plan, qui consiste à combiner sans les confondre, les deux branches de l'éducation; l'éducation classique et l'éducation industrielle; en l'adoptant on remplira dans notre système d'éducation, la lacune qui le dépare, le manque d'institutions secondaires; un jeune homme qui passe deux ou trois ans dans un collège, s'il ne se sent pas appelé ou si on le croit pas par la nature destiné à remplir un rôle distingué dans une profession libérale, ou si ses parents n'ont pas les moyens de lui faire faire un cours complet; pourra en sortir capable d'entrer dans une branche de haute industrie et d'y parvenir à la distinction; il y aura là un double avantage, avantage pour le jeune homme; avantage pour la société qui verra tomber l'industrie entre des mains capables; et bientôt nous verrons nos artisans, nos cultivateurs et nos chefs de métier ne le céder en rien à ceux d'aucun peuple au monde. Et parmi ces hommes si utiles on comptera la plupart de ceux, qu'une sorte vanité aurait poussé dans les professions libérales, pour y végéter misérablement.

Grâce aux changements déjà introduits dans quelques collèges canadiens, qui en les faisant se sont donné une grande popularité; et grâce encore aux admirables écoles des Frères de la Doctrine Chrétienne, qui ont apporté au pays un système tout complet et parfait d'enseignement; les vœux et les espérances que nous exprimons aujourd'hui, se réalisent sous nos yeux. Des milliers d'enfants sortent de ces établissements capables de faire de bons industriels, des marchands intelligents, des architectes et des entrepreneurs habiles, capables de se créer une existence laborieuse et lucrative tout à la fois, en faisant de bons citoyens, de respectables maisons.

Nous sommes bien aises de voir dans quelques maisons d'éducation introduite comme une science spéciale "l'économie politique." Elle doit servir aujourd'hui à tous les états; elle est pratiquée partout et d'un immense avantage dans toute société. S'il nous était permis de faire une suggestion, nous ferons remarquer aux directeurs de nos collèges, de la campagne surtout, qu'il manque quelque chose à leurs programmes; ce quelque chose ce sont des études agricoles; ne fut-ce que l'enseignement des principes de l'agriculture moderne, à proportion des moyens à la disposition des établissements; des notions générales sur la culture, la végétation, l'analyse chimique des terres, leur nature, leur propriétés etc. L'introduction de ces études agricoles serait le couronnement de leurs œuvres d'amélioration.

Chronique Politique.

La situation politique ne change pas, et ne paraît pas devoir changer de sitôt; les journaux anglais ont la mauvaise foi d'attribuer cet état de choses aux Canadiens-Français; le Times et le Herald commentent leurs bulletins de ce jour, par des mensonges comme ceux-ci: "Les efforts et les tentatives pour amener une coalition avec les canadiens-français, ont été justifiées par leur infirmité. Leurs chefs sont fidèles à leur devise tout ou rien, et ils refusent toutes les offres." Voilà ce que nos aimables confrères les journaux tories envoient en Angleterre sur notre compte.

Hier le Herald, qui est l'organe de M. Smith, s'étonnait de ce que ses confrères de la presse anglaise se plaignaient de l'état désorganisé du cabinet; ce brave Herald est allé jusqu'à dire que le cabinet est au grand complet comme il appert par la liste suivante qu'il publie:

Président du Conseil M. Morris. Secrétaire Provincial M. Daly. Procureur général (Ouest) M. Draper. Do. (Est) M. Smith. Inspecteur général M. Cayley. Receveur général M. Morris. Com. des terres de la couronne M. Papineau. Le vétérinaire M. Viger a résigné.

Le Herald s'étonne encore que quelques uns de ces messieurs parlent de résigner. Pourquoi se retirer dit-il, si leur retraite n'est pas nécessaire? répondait le Herald nous annonce que M. Morris paraît disposé à résigner au profit de secrétaire provincial, si les canadiens français veulent bien accepter ces deux places; quant à M. Smith comme il est Breton, et représentant un comté Breton, il

demeure procureur général." Le Herald déclare de plus que c'est justice; qu'il est prêt à accorder aux canadiens français ce qu'ils ont droit d'avoir. "Que puisqu'ils sont deux tiers de la population du Bas-Canada, ils ont droit de deux tiers des places dans ce comité du cabinet, organisée pour le Bas-Canada. Nos compatriotes d'origine française continuent le Herald, seraient mieux d'accepter deux places etc."

N'est-ce pas pousser l'impertinence au superlatif n'est-ce pas trop pitoyable de voir de pareilles absurdités imprimées. Nous vous l'avons dit cent fois, messieurs du Herald, du Gazette, du Times et du Courier, ce n'est pas comme Canadiens-Français, que nous voulons du pouvoir; nous répudions ces distinctions d'origine, que vous avez continuellement sur le tapis; c'est comme appartenant à la majorité du Bas-Canada, indignement sacrifiée au Haut-Canada que nous voulons que cette majorité soit représentée dans les conseils de notre souverain.

La majorité du Bas-Canada ne veut pas que ses chefs entrent au pouvoir, avec des Bas-Canadiens hostiles à ses intérêts, pas plus qu'en entrant au pouvoir ils abandonnent sa cause et ses principes, comme MM. Viger et Papineau ont fait, pour devenir les instruments de la faction tory de Montréal. D'ailleurs sous le régime de la responsabilité, un ministre doit avoir une politique à suivre; il ne peut entrer au pouvoir, que pour mettre cette politique à exécution, de sorte qu'il lui faut des collègues, qui pensent comme lui.

Ainsi, vouloir que M. La Fontaine, ou aucun autre membre de l'opposition libérale, entrent au cabinet avec M. Smith, c'est vouloir une chose impossible.

D'après le Herald, M. Smith semblerait le seul obstacle, qui se présente à une meilleure organisation ministérielle. Il est hors de question de mettre M. Smith de côté. On dit pourtant, que Son Excellence aurait dit de ce procureur général, ce qu'un jour dans une correspondance célèbre par les *Revue des Reves* qu'on en fit, M. Draper disait d'un vieux président du conseil "sa retraite donnerait de la force à mon gouvernement." *Parure M. Smith!* Il est si utile à l'administration actuelle! Il la soutient, presque à lui seul, comme la corde soutient le pendu.

Nous devons encore protester en terminant contre les allégués mensongers de la presse anglaise; aucunes offres quelconques n'ont été faites à nos compatriotes au sujet de la reconstruction du cabinet. Ils ne les refuseraient pas, si elles étaient raisonnables.

SOIRÉES DE M. WINTER.

Mr. Winter a commencé à exhiber hier soir et continuera tous les soirs de cette semaine, à la Salle des Old Fellows, quatre grands tableaux, exécutés dans le style du Daguerretype. Chaque tableau couvre une surface de près de 200 pieds carrés. Le premier est une vue de la cathédrale de Milan; le second représente la cité de Jérusalem et le crucifiement; le troisième l'intérieur de l'église du St. Sépulture et le quatrième le festin de Balthazar.

Nous avons assisté hier soir à l'exhibition de M. Winter et nous pouvons dire, sans exagération, qu'il n'y a rien de plus admirable que ces tableaux; à moins de les voir de ses yeux, il est impossible d'en concevoir toute la beauté et la magnificence; les peintures sont de main de maître; mais ce qui nous a étonné le plus, ce sont les effets de la lumière sur ces toiles; c'est incroyable et féérique la cathédrale de Milan nous apparaît d'abord au milieu d'un beau jour; vous pouvez admirer tout à votre aise sa sublime et imposante architecture; peu à peu, le jour baisse, les ombres du soir s'allongent et vous avez encore les teintes rouges et fantastiques du crépuscule, qui viennent dorer de leurs lueurs mourantes les colonnes, les arceaux les ogives et les statues de la vieille église. Puis c'est la lune, qui se lève, répandant sur ce magnifique tableau ses pâles et doux rayons; inondant de sa lumière argentée tous les détails du sujet; à minuit, les hôtels sur la grande place paraissent successivement s'allumer; l'église elle-même, laisse voir dans son intérieur l'éclatante lumière de mille bougies; les portes s'ouvrent et à votre grande surprise vous voyez s'élever sur vos yeux la foule des fidèles! La rue de Jérusalem ne le cède en rien à celle de la première; les effets de lumière sur cette toile sont encore plus merveilleux. L'orage avec ses éclairs, le ciel sombre et menaçant, le bruit lointain du tonnerre; le mont Calvaire; et le crucifiement, mais surtout les groupes de personnages, tout cela est bien digne de l'attention du visiteur.

L'intérieur du Saint Sépulture est grand, triste, imposant, religieux comme le sujet; vous voyez là tous les lustres, donnés par les cours souveraines de l'Europe; l'église est vide et sévère; tout à coup la lumière la plus brillante paraît aux lampes et dans les lustres, l'église en est inondée; et l'intérieur est rempli de fidèles, représentant les belles cérémonies des fêtes de Pâques.

Le Festin de Balthazar est le tableau le plus riche et le plus splendide; la toile représente d'abord le Palais de Babylone dans toute sa magnificence royale, avec ses colonnes sans nombre de marbre blanc, ses sculptures et toutes ses richesses; dans le fond du tableau s'élève la Tour de Babel, et le temple de Bélus; sur le devant aux pieds du trône est la table du banquet, couverte des vases sacrés, sacrilègeusement enlevés au temple par Nabuchodonosor; les ombres de la nuit s'étendent peu à peu sur ce magnifique spectacle et la lune apparaît à l'horizon au milieu des guifées splendides. Les nuages amoncelés au ciel, sont baignés de sa lumière, ainsi que les fastueux palais d'alentour; l'obscurité succède et quand elle est complète, la scène change. Mille jets de lumière paraissent à la fois, c'est le grand festin royal. Toute la cour est par groupes sous ces lambris; c'est un coup d'œil digne de Babylone de la ville aux cent portes; vous avez là une scène incomparable de richesse et de splendeur, et au moins mille personnages sur la toile! L'apparition magique des mots écrits sur le mur, la consternation du roi idolâtre et de toute sa cour, quand le prophète Daniel les interprète fait un profond juppression sur les spectateurs. C'est au milieu des cris d'admiration et des applaudissements prolongés que le rideau se baisse sur ces beaux tableaux.

Voilà quelques chose d'infiniment supérieur à tout ce que nous avons eu à Montréal depuis longtemps. Nous recommandons à toutes nos familles canadiennes d'aller voir cette belle exhibition; il n'y a pas d'exagération dans ce que nous en disons, ce n'est pas un puff éditorial que nous écrivons; mais nos impressions d'hier soir.

AVIS AUX VOYAGEURS.

HOTEL DU CANADA, RUE ST.-GABRIEL.

MME. ST. JULIEN, informe ses amis et le public que les améliorations récentes, dans le gr...

POSITION CENTRALE.

A proximité du quartier Commercial, de la Cour de Justice, des Bureaux du Gouvernement; la vaste maison...

LES FAMILLES

trouveront de spacieux appartements, bien aérés, des salons récemment meublés et les soins les plus attentifs.

DES BATEAUX

seront toujours prêts à l'arrivée et au départ des bateaux à vapeur pour le transport des voyageurs et leur bagage.

MME. ST. JULIEN offre ses plus sincères remerciements pour l'encouragement qu'elle a déjà reçu ce qui lui a permis d'établir une maison spacieuse de nature à offrir tout le confort aux Dames et Messieurs (voyageant ou résidant).

SARATOGA SPRINGS.

LAFAYETTE HOUSE, BROADWAY, TOUT PRES DE L'EMBARCADERE DU RAIL-ROAD.

J.-B. RICARD, Restaurateur français, dont la maison a été récemment incendiée, prévient MM. les voyageurs qu'il vient de monter un autre établissement en face de celui qui a été détruit, et qu'il a réuni dans ce nouvel hôtel tout le confort que l'on peut désirer.

LA BANQUE DU PEUPLE.

AVIS. Les Actionnaires de cette Institution, sont par les présentes requis de PAYER le QUATRIEME VERSEMENT sur leurs parts souscrites, le QUINZE de JUILLET prochain et le CINQUIEME VERSEMENT sur les mêmes le PREMIER de SEPTEMBRE prochain.

Par ordre des Directeurs, B. H. LAMOINE, Caissier. Montréal 12 juin.



Departement des Terres de la Couronne.

AVIS.—Pour être vendus, par Encaissement Public, au Palais de Justice, à Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIEME jour d'AOUT, huit-cent quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi.

La propriété connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District de Trois Rivières, Bas-Canada, comprenant tous les ouvrages en fer, moulins, fourneaux, maisons, magasins, remises, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur pourra avoir le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terrain adjointant (n'excedant pas trois cent cinquante acres) qu'il peut avoir au prix de sept centimes et six deniers par acre.

La Gazette du Canada est prié de publier cet avis, ainsi que les autres avis-nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente.

ON PEUT GUERIR LE RHUMATISME.

N'EST-IL pas étrange de voir quelques personnes hésiter à se servir des Remèdes annoncés dans les Gazettes, parce qu'elles sont exposées à donner leur argent pour un Médicament sans vertu. A combiner de personnes, ayant des douleurs rhumatismales atroces, n'ayant nous pas entendu dire qu'elles ne savaient pas si elles devaient employer l'Élixir Végetal Indien et le Liniment pour les Douleurs des Os et des Nerfs.

Le célèbre Liniment de Ray, pour les Hémorrhoides, l'Onguent Mexicain de Connell, &c. Montréal, 30 juin 1846.

SITUATION DEMANDÉE.

UN jeune homme, parlant et écrivant les deux langues, française et anglaise, désirerait obtenir une situation comme écrivain, dans quelques bureaux de cette ville. Il fournit les meilleurs recommandations. Il voudrait aussi remplir la fonction de Traducteur dans une Imprimerie.—S'adresser au bureau de la Revue Canadienne, ou à M. AUG. BRALLET, Notaire, 3, rue St. Joseph.

BANQUE D'EPARGNES

DE LA CITE ET DISTRICT DE MONTREAL.

Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal.

Bureau des Directeurs, W. Workman, Président, Francis Hincks, A. LaRoque, V. Président, H. Mulholland, John E. Mills, L. H. Holton, Joseph DeWitt, John Tully, Joseph Bourret, Damase Masson, P. Beaubien, Joseph Grenier, L. T. Drummond, Nelson Davis, H. Judah.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET qui sera payé cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de £50 et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Règlements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau, JNO. COLLINS, Secrétaire. Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46 Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Oratoire Hôtel. 2 juin 1846.

MME. HOWARD, de New-York, informe les Dames de Montréal qu'elle se propose de rester quelques jours en cette ville, chez M. RICHARD, au coin des rues Craig et St. Urbain, où elle donnera des leçons pour la coupe des habillements de Dames et des Corsés. Un grand nombre de personnes aident au déjà pris des leçons pour leur propre amusement. Mme. Howard invite les Dames à se transporter à sa résidence, afin de juger par elle-mêmes et elle peut les assurer qu'elles seront satisfaites du nouveau système dont elle fait usage et qu'elle s'engage à enseigner en quatre heures de leçons. Elle n'exigera rien des personnes qui ne seront pas persuadées des avantages de sa nouvelle méthode. Montréal, 21 juillet, 1846.

BESSE & FRÈRE,

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS, No 131, Rue Notre-Dame, PRÈS DE

L'ÉGLISE ANGLAISE. L'Honneur d'informer le public en général qu'ils viennent d'ouvrir leur MAGASIN au No 131, RUE NOTRE-DAME; leur FOND se compose d'une grande variété de MARCHANDISES d'utilité et de fantaisie, choisies avec le plus grand soin possible. Et ils osent se flatter qu'avec la ponctualité qu'ils maintiennent à servir le public ils méritent son encouragement. Montréal, 30 juin 1846.

CIRQUE MAMMOTH.

PROPRIETAIRES: MM. ROCKWELL & STONE. Ce splendide établissement se compose de 150 HOMMES & CHEVAUX!

LES chevaux sont les plus beaux du monde et les artistes sont les meilleurs de toute l'Amérique. Les limites d'une annonce dans un journal ne permettent pas d'entrer dans tous les détails des exercices à la grecque et à la romaine qui ont lieu dans l'arène; ils sont détaillés au long dans les grands affiches. On se borne ici à parler de deux des principaux acteurs et de deux représentations ingénieuses et composées par les directeurs et qui ont attiré des milliers de spectateurs. LA GLOIRE DU CROISÉ, OU LE GUERRIER DE LA CROIX. Ce spectacle est une belle illustration du Royal English Tournament, tous les exploits auquel sont fidèlement représentés. Six femmes à cheval paraîtront avec des costumes qui donnent de la splendeur à cette scène romantique.

AMUSEMENTS ESPAGNOLS,

OU LE COMBAT DE TAUREAUX. Ce spectacle est un tableau fidèle des passe-temps des anciens espagnols. Le superbe cheval le Fantôme Noir remplit le rôle du taureau. Ce spectacle est des plus étonnants et des plus amusants de ce siècle. L'ordre dans lequel il a lieu est mentionné ailleurs.

NOMS DES PRINCIPAUX ACTEURS.

Herr Clive, le vétérinaire de la corde tendue, très-renommé depuis longtemps en Angleterre, en France et en Amérique. Levi North, considéré à Paris comme le meilleur cavalier. Hiram W. Franklin, l'artiste le plus célèbre sur la corde lichte; il exécute plusieurs sauts périlleux. Mme Gossin, qui n'a pas de rival pour monter un cheval; McFarland, le roi des sauts périlleux; John Gossin, le meilleur favori de New York; Bob Williams le bouffon populaire; Alonzo Hubbell, l'athlète horacéen; le petit Stevens, l'écuyer des enfants; six femmes à cheval prendront part aux exercices, etc. 27 Henry Needham, ci-devant directeur de l'Amphithéâtre Royal de Durocas à Londres. La garde-robe et l'orchestre sont dignes de l'attention des spectateurs. Le lieu où se tiendra le spectacle sera mentionné plus tard. On ouvrira à 7 heures pour commencer à 7 1/2 heures.

Admission.—Premiers bancs UN ECU.—Second Trente Sous, enfans au-dessous de dix ans moitié prix. La grande entrée en cette ville aura lieu JEUDI matin le 23 juillet, précédée de la Brass Band de New York, dans leur magnifique char. 14 juillet.

Le Cirque donnera des représentations comme suit: le 15 à Westport; le 16 à Essex; le 17 à Keeseville; le 18 à Plattsburg; le 20 à Champlain; le 21 à St. Jean; le 22 à Chamblay et le 23 à Montréal.

PHARMACIE CANADIENNE,

Coin des Rues St. Lambert et St. Jacques. Maison de Pilon. L. H. LaFontaine, (175-à-vis le Dr. Nelson.)

On trouvera constamment à cette Établissement un assortiment général de DROGUES, REMÈDES A PATENTES, PARFUMERIES INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, &c., &c., &c. Le tout des meilleures manufactures françaises et anglaises. Les ordres de MM. les Médecins et Marchands de la campagne seront exécutés avec le plus grand soin. Consultation à toutes les heures de la journée. 17 juillet. Ev. TRUELLE, M. D.

FAITES ATTENTION.

TAPIS A L'HUILE, VENDRE au magasin de M. A. LAFRAMME, No. 163 Marché à Four, 4000 verges de TAPIS FLEURIS, de papier et grandurs variées, pour Chambre, Passage et Escalier, ainsi que pour tables, pianos, etc., et autres Toiles, et Soies Ciles pour différents usages; Toile, pour Chapeaux, Caps et Mantoux, etc.

Récemment Reçus par le Great Britain, Rory O'More, Britannia et Erromanga.

J. L. BEAUDRY & CIE.

No. 80, Rue Notre-Dame. VIENNENT de recevoir par les vaisseaux ci-dessus, un assortiment splendide et très étendu de Marchandises de Fonds et de Gout, et ils en attendent encore tous les jours par le PEARL, LADY SEATON, VIVID, et autres Vaisseaux venant de Glasgow et de Liverpool. Montréal, 12 mai, 1846.

P. GOULET,

MARCHAND TAILLEUR. (RÉCEMMENT ARRIVÉ DE NEW-YORK.)

L'onneur de prévenir ses amis et le public en général qu'il a ouvert un MAGASIN et une BOUTIQUE comme MARCHAND TAILLEUR, dans la Rue St. Lambert, vis-à-vis JOS. BELLE, Err. Notaire, où il aura constamment en main un assortiment complet de Draps, Casimirs, Patrons de Vestes, etc., etc.

Les personnes désirant fournir leur Drap seront aussi bien servies qu'elles le prennent à son Magasin. M. GOULET, ayant pratiqué dans les meilleurs établissements des États-Unis, et ayant pris des arrangements pour se procurer les nouvelles Coupes et Modes des pays étrangers, n'en cède à personne pour l'élégance des ouvrages qu'on voudra bien lui confier. Il fait aussi toutes sortes d'habits Militaires. Montréal, 30 janvier, 1846.

C. E. BELLE,

Notaire Public, à établi son Bureau, au No. 25, Rue St. Gabriel.

Nouvelle Pharmacie.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis. DIRECTEMENT VIS-A-VIS L'HÔTEL DONEGANA.

LES soussignés venant d'ouvrir l'établissement, ci-dessus ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils sont maintenant prêts à leur offrir un assortiment étendu et général de DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES, MÉDECINES PATENTÉES, PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, &c., &c., &c.

d'une qualité à ne pas être surpassée par aucune maison de cette ville, ayant été choisie par le Dr. COTE lui-même avec le plus grand soin et aux prix les plus modérés.

Les soussignés ont aussi un assortiment étendu de belles MÉDECINES HOMÉOPATHIQUES, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr ROSENSTEIN, praticien homéopathe, de Montréal.



Les médecins aussi bien que les marchands de Drogues en général voudront bien venir voir et juger par eux-mêmes: les soussignés étant déterminés à ne rien négliger, de leur part, pour satisfaire en toute manière ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage. Le Dr. COTE a son bureau voisin de la Pharmacie où il y sera constamment assidu afin de recevoir les patients qui voudront bien le favoriser de leur pratique. N. B.—L'eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine. Toute prescription sera remplie avec le plus grand soin et exactitude. MARCELLIN CÔTÉ & CIE. 17 juillet 1846.

AVIS est par les présentes donné que les COMPAGNIES D'ASSURANCE représentées respectivement par les Soussignés ne seront plus à l'avenir, responsables pour pertes ou dommages par le feu dans les édifices ou propriétés où PHILE CAMPBELL sera en usage ou emmagasiné, à moins que l'usage en ait été privilégié avant cette date; et aussi que dans tous les cas ces privilèges cesseront à l'expiration de la police.

R. GERRARD, agent de l'Alliance de Londres. RYAN, CHAPMAN & Cie, agent du Club de Londres. P. L. LETOURNEUX, secrétaire-trésorier, Assurance Mutuelle. WM. MURRAY, directeur, Assurance de Montréal. J. H. MAITLAND, agent de l'Assurance de Québec. GILLESPIE, MOFFATT & Cie., agents du Phœnix de Londres. JOSEPH JONES, agent de l'Étina et Protection de Hartford Connecticut. JOSEPH WENHAM, agent British America. Montréal, 30 juin 1846.

JARDIN BOTANIQUE

DE GUILBAULT, RUE CÔTÉ NO 11.

On trouvera constamment à cet ÉTABLISSEMENT, PLUSIEURS MILLIERS DE PLANTES RARES de toutes espèces. Cette collection est la plus considérable à présent de l'Amérique. On invite le public à la venir visiter afin de pouvoir juger de l'étendue de cette collection. ON NE PAYER RIEN POUR VOIR. Rue coté, derrière la Banque de Montréal. Montréal, 14 Juillet.

APPRENTIS.

On besoin à l'Imprimerie de la Revue Canadienne de DEUX APPRENTIS. On emploierait de préférence ceux qui auraient déjà travaillé et qui se trouvent sans emploi. Montréal, 23 juin 1846.

MAQASIN DE MAISON BEAUDRY & FRERE, Rue Notre-Dame, No. 124, P'Église Anglaise.

LA MAISON BEAUDRY & FRERE vient de recevoir son assortiment du printemps de marchandises de FONDs et de GOUTS, choisies avec le plus grand soin, par un des associés dans les différents marchés de France, d'Angleterre et d'Écosse, ils ont surtout en main une belle collection de Châles de Satin et Cashmere, Étoffes à pantalons et à veste, Tapis fin, superfin, Bruxelles et Impériaux, aussi des Boutons avec les feuilles d'érable et le castor. Montréal, 12 juin 1846.

IMPORTATION DU PRINTEMPS.

LA MAISON HARKIN & BADEAUX annonce au public l'arrivée d'un assortiment complet de Marchandises de fonds et de fantaisie, pour le commerce du printemps, et de l'été. On trouvera que le NOUVEAU ROMAN comprend ce qu'il y a de plus varié et de plus à la mode en fait de tissus. Vêtement de Dames etc.—Les marchands de la Campagne sont invités à visiter la maison H. & B., il y trouveront tout ce qui peut convenir à leur commerce. A des prix raisonnables. Montréal, 12 juin 1846.

HARKIN & BADEAUX, No. 140 rue Notre-Dame

CHAPEAUX FASHIONABLES DE LONDRES

LE Soussigné vient de recevoir par le Great Britain, Palmyra et Lady Selton, VINGT CAISSES de CHAPEAUX de CASTOR, et de Soie, comprenant toutes espèces de qualités, des modes les plus récentes et dans le dernier goût. Les Marchands du Haut-Canada trouveront un assortiment complet et seront servis avec la libéralité ordinaire.

ANDREW HAYES.

Montréal, 15 mai, 1846. Maison de Chapelier de Londres Établie en 1837, une porte à droite de la Place d'Armes 141 rue Notre-Dame.

HOTEL DONEGANA, RUE NOTRE-DAME.

LE PROPRIÉTAIRE de ce MAGNIFIQUE ÉTABLISSEMENT, sans égal dans ce pays, en offrant au public ses remerciements pour l'encouragement libéral que son oncle (M. RASCO) et lui ont rencontré, durant les douze années qu'il a conduit l'établissement si bien connu sous le nom d'HOTEL RASCO, à l'honneur d'annoncer qu'il vient de se transporter dans cette

SPECTACLES MAISON,

RUE NOTRE-DAME.

Ci-devant appartenant à Wm. Bingham Esq. et la résidence des gouverneurs les lords Durham et Sydenham; la maison a été considérablement augmentée et montée avec toutes les commodités et toutes les recherches que le confort et le luxe peut désirer. La SITUATION est centrale, à une petite distance du champ de mars, de la Cathédrale, de l'Église St. Jacques, du Palais Episcopal, des Bureaux du gouvernement, du Palais de Justice et des autres établissements publics. La beauté du site, et l'élévation sur laquelle l'Hotel est bâti, lui donne beaucoup de lumière et beaucoup d'air; le command de tous côtés une vue excellente, magnifique de la Cité, de la Rivière, de l'Île Ste. Hélène et la rive opposée, de la Montagne et du paysage si pittoresque qui l'environne.

L'établissement a été meublé de fond en comble avec des MEUBLES, TAPISSERIES, TAPIS, TENTURES etc., TOUT NOUVEAU ET DU GENRE LE PLUS SOMPTUEUX ET LE PLUS FASHIONABLE dignes de toutes façons du PREMIER HOTEL de l'Amérique Britannique. On trouve dans la maison 6 chaudières de bains et une Salle de Billard.

La TABLE sera toujours fournie de toutes les raretés de la saison, et en même temps que le propriétaire n'espérera rien pour satisfaire ceux qui voudront bien l'honneur de leur patronage, le grand nombre de personnes que l'établissement de son établissement lui permet de recevoir, sera que ses prix et charges seront très raisonnables. Des victuaires sont toujours prêts à conduire les voyageurs aux Bateaux à Vapeur, aux différents endroits de départ, aux Bureaux des Stages ou Diligences, et à aller les prendre à leur arrivée. Enfin le propriétaire actuel ne négligera rien pour rendre son établissement digne du patronage libéral qu'il a déjà reçu comme successeur de Rasco.

Montréal 19 Juin 1846. J. M. Donegana.

HOTEL DALEY.

J. M. DALEY, [CI-DEVANT DE KINGSTON.]

ÉTANT venu se fixer à Montréal, a pris cet ÉTABLISSEMENT si bien connu comme l'HOTEL RASCO, qu'il a entièrement remodelé, et où les voyageurs trouveront tout le confort et tout l'aïance qui peut se rencontrer dans les principaux hôtels de ce continent.

Les Chambres à Coucher. Sont bien aérées et seront tenues en hiver à un degré suffisant de chaleur.

Les Salons des Dames et des Messieurs. Sont complétés avec tout le luxe que le goût le plus élégant puisse suggérer ou que les dépenses les plus étendues puissent procurer.

Aucune dépense n'a été épargnée pour mettre les meubles et arranger ces appartements, de manière à égaler les Salons et salons des plus recherchés.

La Carte du Menu. Comprendra toujours les Meis les plus délicats que l'on puisse obtenir sur les excellents marchés de ville; et l'on croit que l'exécution du département culinaire, conduit par un Chef de Cuisine des plus habiles, ne pourra manquer de satisfaire les plus gourmets.

J. H. DALEY saisit cette occasion pour offrir ses remerciements les plus sincères de l'encouragement distingué et libéral qu'il a reçu pendant si longtemps à Kingston, et il assure ses bons amis et le public en général, qu'il se montrera toujours très empressé à donner toute son attention à leur confort. Montréal, 16 juin 1846.

PHARMACIE CENTRALE

Rue St. Paul, No. 60. Vis-à-vis J. Roy, Ecr., marchand sur cette rue.

DÉPOT Général de Médicaments Français, à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. Consultation des Malades. DR. PICAULT, Ancien Elève des Hôpitaux de Paris. Montréal, 23 juin 1846.

LES TOURS

DE L'ÉGLISE PAROISSIALE sont maintenant ouvertes au public pour la saison.

1o. La tour de la température est placée à une élévation de 215 pieds au-dessus de la terre et forme un beau coup d'œil; de là la vue s'étend jusqu'à vingt milles à la ronde au moyen d'une bonne longue vue, elle est montée sur un tréteau fixe, mouvant sur tous sens.

2o. La tour de la température où l'on voit le mécanisme de dix cloches accordées sur le plain-chant par une galerie au-dessous et d'où l'on peut descendre et examiner. Les jeux des dix cloches sont comme suit:

Table with 3 columns: No., cwt., qrs., lbs. 1 Maria Victoria, 53 3 21 2 Edouardus Albertus, Ludovicus, 32 1 21 Admission 1s. 3d. pour chaque tour, et moitié prix pour enfants.

A. DUBORD. O. BEAUCHEMIN, Relieur, informe ses amis et le public en général, qu'il a transféré son Atelier dans les Bureaux de la REVUE CANADIENNE, No. 15 Rue St. Vincent, -msi.

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL DE LA REVUE CANADIENNE.

A part de notre journal semi-hédomadaire, nous publions une Revue mensuelle: l'ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL DE LA REVUE CANADIENNE. L'ALBUM contient 32 pages de matière historique, littéraire, etc.—et au moins quatre pages de musique par mois. Nos conditions de souscription sont: pour les villes, de payer l'abonnement à PREMIERE DEMANDE, et pour la campagne INVARIABLEMENT D'AVANCE. Toutes lettres, communications, etc., doivent être adressées (affranchies) aux Bureaux de la Revue Canadienne, No. 15, rue St. Vincent, porte voisine de la Minerve; STANISLAS DRAPEAU, Chef de l'Atelier. IMPRIMERIE DE LA REVUE CANADIENNE.